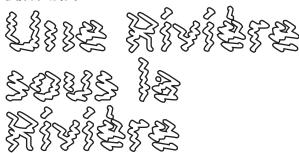
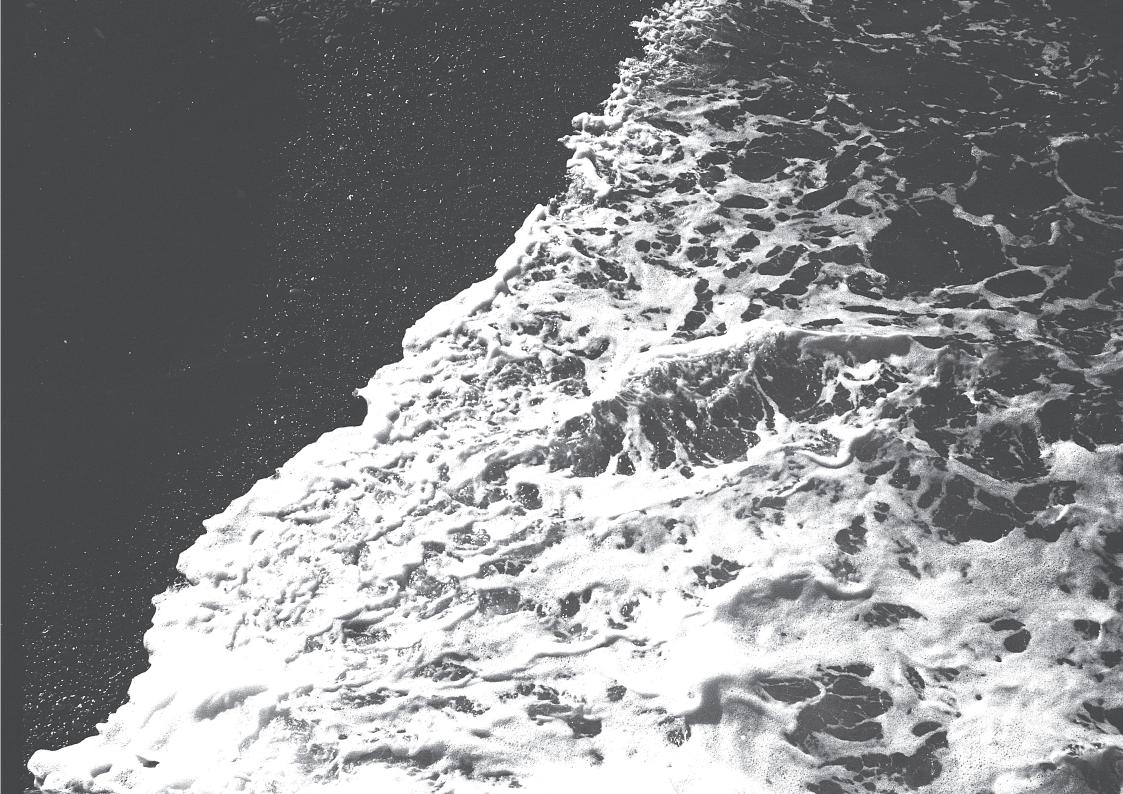


Trois contes de rivages, de visages et de mirages

## suivi de :















Pourrir les pieds dans l'eau quand dans tes yeux le soleil brille. Allongé dans un éternel lit où fleure l'odeur acide de chair et de chéri. Que la chute du lendemain passe son chemin. Parce que je le vois, tu le sais, demain il n'y aura plus rien.

Aujourd'hui nous avons tout eu. Et dans ce tout il y a ces choses que je n'avais pas imaginées et ne

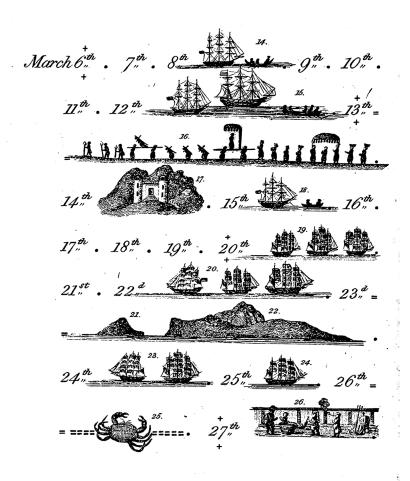
retrouverai plus.

lu dis : les mêmes vagues rejicontrent éternellement la

गार्रगार गोर्ड्स.

Je dis : je ne suis pas ces vagues, tu n'es pas cette plage, tu es un marin et je ne suis pas de ton monde. Demain les mains auront oublié, les traits seront effacés, à l'odeur succédera une autre tout aussi délicieuse, celle de la folle espérance suspendue à chaque instant comme autant de nuits. Mais le jour revient. Le silence reviendra. Tragédie chaque fois reconduite.

Cependant que ta voix résonne encore, qu'elle couronne, bouffonne ou bichonne mais n'abandonne personne.



# Des entrelets de vies

Un pêcheur un soir rêva qu'un poisson de lui s'éprit. Son amour était si beau et si total qu'il s'y perdit uniquement le temps d'une nuit. Au matin de l'éveil une drôle d'émotion le saisit. Une chaleur si douce enveloppait son corps et l'éblouit. Il ouvrit un œil. Et reconnut le paysage qui l'entourait mais il fut vite supris de ne pas être celui auquel il s'etait confié pour la nuit. À la place de sa dure couche, un sable jaune et fin, de sa couette de coton, la vague encore moussante et dans la main gauche une belle dorade reposait. Le soleil avait reveillé le pêcheur et le retrait de l'eau qui suit la lune avait laissé l'être paré d'écailles dans une athmosphère qu'il ne put respiré.

Le pêcheur désorienté et surpris se leva d'un bon et jeta ce petit corps immobile dans la bouche vorace de l'onde. Puis il reprit sa journée.

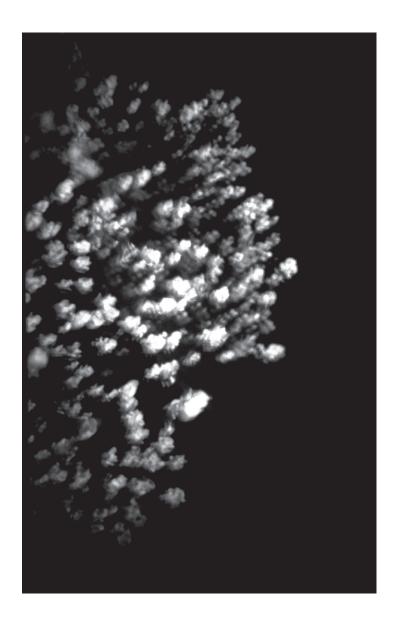
De L'autre coté de l'océan au même moment que le poisson perdait sa respiration, une baleine pendue par le queue, dormait dans un monde aqueux. Quel drôle de rêve put-elle faire! Un humain tombé à l'eau, égaré dans un environnement liquide qu'il ne pouvait respiré. Elle le prit entre ses nageoires et ce corps si petit, si fragile, accolé a son gigantisme lui pinça le cœur. Avant que la dernière bulle de ses poumons ne s'échappa elle le laissa seul, perdu sous une lune bienvaillante, endormi sur un sable accueillant. Troublée elle partit chasser le plancton de minuit et continua sa vie.

Le pêcheur aussi, et laissa dans l'oubli les rêves de cette nuit. Les lunes croissérent et décroissérent, le soleil mourut et naquit maintes fois et pas à un seul moment il ne revinrent sur les rêves d'autrefois. Alors que l'obscurité germeait comme cette nuit déjà si ancienne, le pêcheur expira son dernier souffle et son sang devint froid.

Il était coutumier sur ces rivages de voir s'éloigner un corps et des flammes à la rencontre de l'horizon. Une fois le bois consumé et le corps calciné le pêcheur s'évanouit dans le gouffre inconsistant. Ses cendres exhudèrent les souvenirs qu'elles contenaient encore. Il était de nouveau minuit et la balaine reposait telle une pendule dans le ventre de l'océan. Dans son sommeil elle ne se rendit pas compte que les cendres autour d'elle formaient une poche de rêverie infinie, et en sa compagnie elle partit dans le creux de la nuit.

Le limon les accueillit comme leur dernier lit. Il fallut attendre la vague qui fait bouger d'un seul coup ce que l'océan met tant d'année a construire pour qu'éclate la bulle de laquelle une sirène naquit.





# Sandrine la sardine

#### Horizon vaseux

- Tu n'as jamais vu la mer ?

s'écrit-elle le rouge aux joues et les yeux pétillants, comme une bouteille de frisante que l'on vient de sabré.

Avant de la rencontrer je n'y avais jamais pensé. Il y a tellement de choses que je n'ai fais ou vu. Voir la mer ne fait pas parti des mes priorités. Réussir à trouver une excuse pour se lever le matin, oui. La mer en revanche n'est jamais apparue comme une solution à mon quotidien relativement indigeste.

C'est lorsque les bulles dans ses yeux ont éclaté que j'ai soudain eu honte de n'avoir jamais eu le désire de prendre un train vers la côte.

A entendre ces yeux s'émerveiller ainsi je me suis dis que la mer doit être aussi vivante qu'un seul battement de ces cils et qu'il faut que j'y aille au plus vite. Étrangement l'océan n'est qu'à deux heures de train. Je mets autant de temps pour aller au boulot avec les bouchons le matin.

Aujourd'hui je perdais la saveur de ce regard dans la houle des vagues. La mer ne ressemble en rien à l'idée que je m'en suis faite. Il fait froid, gris, humide et l'écume ramène avec elle cette drôle d'odeur, que je mis longtemps à associer au varech venant lécher inlassablement le sable de sa langue putride.

Rien de ce que j'ai sous les yeux ne justifiait son regard plein de bulles. Je tente désespérément seul de regarder ce paysage décevant avec l'excitation que sa rétine m'avait insufflé.

J'aurais fais deux heures de voyage vers n'importe où pour retrouver les yeux absents que Sandrine portait si bien.

Me voilà ici sans savoir quoi faire de mon corps en repensant, les vêtement moîtes, au jour où je l'ai rencontré.



#### Beton armé

J'avais quitté mon lit ce matin-là sans plus aucune envie d'y revenir. J'ai répandu les entrailles de mes oreillers un peu partout pour ne plus me noyer dans la rage de l'ennui. Et puis ils ne servaient plus mon désir. Ce mot depuis trop longtemps sonne creux, sans sens, ni souvenirs, ni saveurs. Je ne désire plus que fuguer mais pour regretter quelle absence? l'absence de qui ou de quoi ? mon absence de vie ? mais pour regretter il faut vouloir un peu. Vouloir vivre et cette envie m'a délaissé. Mes nuits et mes journées sont devenues aussi appétissantes que l'intérieur de mon frigo, froid, vide, sale, uniformément blanc, sans couleurs, sans odeur sinon celle d'une divine tristesse avariée. La dernière fois que j'ai eu envie d'ouvrir un réfrigérateur c'était chez mon père. Là aussi ça a fini par ternir. La maison entière a perdu ses couleurs à mesure qu'il perdait le mouvement de ses jambes.

Dans ma tête, la nuit, y'a ce plan fixe, une fenêtre, quelque part dans une barre HLM, et tout ce qui peut se passer dans un plan fixe par une fenêtre au quinzième étage. Soit pas grand chose. Du béton armé et des chiures de pigeon en vol. D'ailleurs ce plan fixe de mes paupière fermées est le même plan fixe depuis mon bureau. Dix ans que je regarde cette putain de fenêtre pour fuir mes responsabilités. Parfois quand ma sérotonine remonte à la lumière j'imagine tous ces gens qui ont des frigos plus ou moins plein, des gens qui mangent, qui dorment. Et peut-être qu'eux rêvent d'autre chose que de la vue de leur fenêtre, comme moi je rêve de mon bureau et de ma silhouette détestée, avachie devant son écran. Les mauvais jours, hypnotisé par cette façade grise, je me projette catapulté comme une crêpe, dévalant les guinze étages avant l'arrivée douloureuse du béton, où les os de mes orteils viendraient traverser ma boîte crânienne.

Souvent cette image brutale de ma chair disloquée me fait rire, c'était sans aucun doute le meilleur moment de mes journées.

Voilà à quoi ça sert de survivre emmuré dans une société déshumanisée. Boulot - Dodo - Métro - Granito. L'esclavagisme moderne, employé interchangeable, peut-être qu'en voyant cela les humanistes du XVIIIème siècle auraient gardé leurs bonnes intentions dans leurs salons clos et enfumés. Voilà la finalité de la valorisation de l'individu : lui faire croire qu'il est libre et maître de ses désirs.

Mémère qui s'amuse sur instagram et snapchat à photographier sa vie, à donner ses opinions sur tout et sur rien pour se sentir un peu exister. Dépenser son salaire au club med à se baffrer au buffet à volonté, à picoler pour se farder un peu de gaieté, le nez dans sa crême solaire poisseuse, sans oser regarder l'horizon. Trop de grandeur, trop de liberté, trop d'honnêté et de simplicité lui foutent la trouille à Mémère, alors vaut mieux se convaincre de son bonheur avec un mojito et un selfie au filtre embellissant, grands yeux, peau lisse. Voilà elle le connaît son meilleur profil, heureuse dans sa story avec son petit mari bodybuildé. Mais personne ne sait que parmi tous ces muscles galvanisés, y'en a un qui ne se dresse plus. Son homme lui a acheté un caniche pour les caresse, et lui a donné sa visa pour qu'elle use sa salive en lèche-vitrines.

Mémère c'est une vache, son mari une vache, ses enfant de fiers veaux. Eux aussi regardent et désirent par habitude et ennui le train du superflu pour s'assurer d'en avoir besoin, à défaut d'être heureux.

Ce soir je me tue.



#### La fête

La fiole de jack sifflée, check out du bureau, il fait déjà nuit. Vendredi soir, les gens sont dehors, le centre est animé. Y'en a qui vont tenter de s'amuser, d'autre de baiser, d'autre pour oublier leur semaine de se faire mousser. Tout ça pour se sentir exister. Tu les voies tous qui se pavanent. Le meilleur costard, la robe la plus moulante, on se la joue casual sexy.

Tous les 21 du mois, je me donne à la machine diabolique du consumérisme. Tout puissant que je suis par mon compte en banque ronflant. C'est jour de paye.

Le diable en moi revient toujours avec la même mélodie. J'offre à boire aux belles personnes qui intériorisent à ce point leurs masques qu'elles en oublient qu'il ne s'agit que d'un costume, d'une façade, d'une mascarade. Et quà ce petit jeu on est tous terriblement misérables. Hommes, femmes, je les draque, je les fais sentir sexy, spéciaux, intéressants, et au moment où ils se donnent, je les fracasse. Petit coup sec sur leurs nuques soumises et amadouées. Une sale vérité qui va leur tourner dans la tête toute la soirée, qui va peut-être leur pourrir la vie un temps. J'en veux à leur confort, dorloté par les mensonges et le souverain désir de ne rien voir. J'en veux à leurs malheurs infantiles : «Mais je savais pas!». Enfin c'est l'idée que je m'en fais. C'est ce que je me plais à penser. Mais au fond je m'en fous. Je suis pas mieux. Je suis pas pire. Je les emmerde.

Dans mes meilleures soirées j'en bouffe une dizaine ainsi. De belles sardines bien grasses. Non je ne suis pas très différent mais je ne vois pas bien ce qui me rapporche d'eux. Peut-être suis-je un poisson d'une autre espèce. Peut-être un peu plus gros qui aime se taper de plus petits, et qui a son tour se fera manger par le système, la bête immonde qui avale

tout, qui se repaît sans vergogne des esprits après les avoir soumis.

Dimanche, vodka, tequila, rhum & co vont les faire souffrir. Dans la gueule l'horizon qu'ils refusent de voir. Alors je m'en vais bourreau heureux.

Ce soir cela fait cinq heures que j'ai quitté le bureau. Cinq heures égal dix sardines. La pèche n'est pas trop mauvaise, mais c'est du poiscaille docile. Ils sortent tôt, le ventre vide, la libido aux aguets, trois shots quinze minutes de conversation c'est gagné. Je suis miséricordieux, avant minuit ils se couchent tôt, dimanche sera clément.

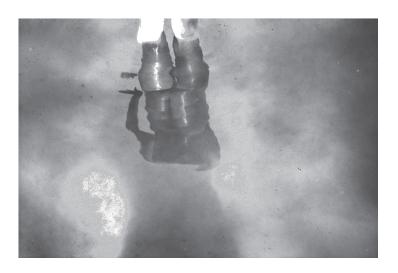
Au bar je rencontre Amori, il a dû être beau garçon mais l'indifférence et le stress le rendent mangeur compulsif. Il s'arrondit à mesure que je le regarde. Il conserve cependant un beau sourire. Sans doute veut-il fuir sa vie et les responsabilités familiales. Car Amori est père de famille. Il ne cherche pas autre chose qu'à pénétrer, voir qu'on le désir encore, croire que c'est le miroir qui le déforme, qu'il a encore son corps d'antan, que son esprit a encore la fraîcheur de son corps. Il essaye d'être drôle, mais la vie le fatigue et il a le regard bovin. C'est un joli ventru, avachi par la vie. Il suit le protocole, trois shots, quinze minutes de conversation, je l'embrasse, ça le déboussole. Trop d'avidité. Trop facile à contenter. Un baiser et un shot épicé par mes soins avant de le lâcher dans la nature. Avec un peu de chance c'est la première fois qu'il prend de la MDMA. Il voulait vivre, il va vivre sous les pulsions irrationnelles des envies de son corps trop longtemps cloîtré. Bye Bye Amori.

Un gin tonic pour célébrer ça, un moment de tranquillité. Avec un peu de chance du poiscaille va spontanément se prendre à mon filet.

Le verre aux lèvres j'aperçois Amori sortir. Je vois son

cœur s'accélérer, j'imagine son cerveau se déchaîner, son bas ventre se réchauffer, les rennes de la morale lâcher prise. Il court vers le premier objet de son désir. Les chaînes de la bienséance, des tabou et des règles sociales sont défaites. Elles se refermeront plus fort encore demain ses reines. Va-t-il aller aux pûtes ? Découvrir l'amour homosexuel ? Ou tenter d'éteindre ce bouillonnement sous un triple big mac ? Vomir dans un coin et comater dans un lieu public? Je le vois évoluer dans toutes sortes de scénettes imaginaires, mais une certitude me donne le sourir : c'est tout ou rien. Il deviendra un vrai bachique ou le balais qui lui sert de colonne vertébrale ressortira par sa bouche et le souvenir de cette nuit, si souvenir il reste, le hantera jusqu'à sa dernière nuit.

L'amour rit, amour pourrit, pauvre Amori



#### - Hé il t'en reste ?

Une question pragmatique qui me vient de loin. Il m'en reste, il m'en reste de quoi ? du gin ? Non. Je lève les yeux sur le visage interrogateur d'une serveuse, jolie fille un peu trachos. La vénus de Botticelli revenant d'une rave parti. Les cheveux teint en brun foncé, du crayon noir autour des yeux, un rouge à lèvres couleur merlot. Les joues rouges et l'air fatigué. Des fringues noires, trouées, mal coupées ou trop grandes pour elle.

- Non, un autre s'il te plaît, le même. Elle rigole, me prend mon verre commence à me servir en affichant un air coquin. Me le tend.
- et il t'en reste de...?

Elle fait un mouvement de tête vers le vide laissé par Amori à ma droite et mime avec un clin d'oeil au-dessus de mon tonic le même geste que celui que j'ai fais plus tôt pour épicer le verre d'Amori. Puis lève la tête souveraine et sourit la main sur la hanche.

Je comprends enfin. Voilà mon poisson. La tranquillité chérie de mon filet en a attrapé un autre.

- Deux shots de vodka s'il te plaît.

Je lui fais un signe de tête vers les toilettes, prends les shots, et entame la traversée de la salle. Les toilettes sont à l'opposé du bar, une mare de poissons lubrifiés qui se dandinent. Plus on s'approche du centre de la pièce, plus ça chauffe, plus sa bouillonne, moins il y a de place. La bouillabaise monte à feu doux. Je m'en sors quand même avec mes deux shots intacts. Je me lave les mains et me rafraîchis le visage en l'attendant. Elle arrive sans trop tarder. Je lui tends le

verre. Elle faisait plus grande de l'autre coté du bar.

- Merci, dit elle avec un sourire.

On boit le shot, sans se quitter des yeux. Le liquide dans sa descente chauffe l'intérieur de ma trachée. Ca exite et réconforte à la fois.

Avant que j'ai pu poser le verre sur le bord du lavabo, elle se jette sur moi, les lèvres pressées contre les miennes, la langue chaude et visqueuse. Je sens le goût de son rouge à lèvres, quelque chose de chimiquement sucré. Elle a un bon cul qui s'emboîte parfaitement dans ma main. Elle sent bon mais pas le parfum, une odeur légèrement acidulée et douce. Elle a des nœuds dans les cheveux. Je tire légèrement, mais elle se dégage de mon emprise.

- Merci dit-elle encore une fois en tournant les talons sur un dernier clin d'œil. Au moment où elle pénètre la foule d'animaux en rut, je vois au bout de ses doigts mon pochton d'extases synthétiques disparaître avec elle.

Je retourne au bar et reprends ma place, elle est de dos.

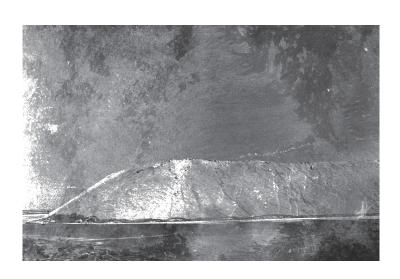
- Deux shots de vodka s'te plaît! Elle me fait un signe de la main sans se retourner, prépare les shots et se retourne le regard malicieux, souligné d'un doux sourire.
- Tiens c'est sur le compte de la maison, tchin, clin d'œil, décidément c'est son trade mark, se retourne, chope au vol le pot de cacahuètes laissé vide par Amori, le pauvre. En le posant elle fait semblant d'en saisir une poignée pour la porter à ses lèvres et je vois un de mes parachutes glisser entre ses dents, puis se lover sur sa langue et disparaître dans un petit rire.

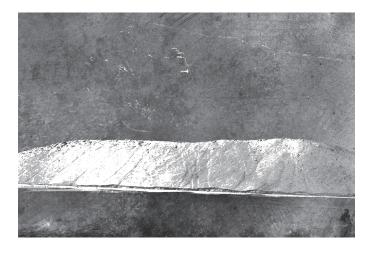
- Sandrine, enchantée. Dis, fais comme ça : elle essuie la commissure de ses lèvres. T'as du rouge là. Clin d'œil. En effet après l'avoir frotté, mon pouce se colore de rouge. Je rigole et pour la faire rire je me lèche les babine, ca marche.
- Oh Sandrine t'es pas payée pour draguer ! lâche un mec à l'autre bout du bar.

Elle se ravise et prends cinq commandes à la fois. Trois minutes plus tard j'ai un nouveau gin tonic entre les mains, plus gin que tonic et un parachute de MD flotte à la surface.

- Oh Sandrine ma Sardine... m'entends-je murmurer en avalant d'un coup la surprise puis sortir fumer une clope.







### **Aspirine et Cétacé**

L'air frais fait du bien, il ravive le corps et l'esprit, on se sent plus conscient, plus extérieur à soi-même et aux autres. Alors que l'alcool semble plus dégradante dans le froid de la nuit, les pas plus maladroits, les regards plus absents.

Je fixe un jeune homme, je dis jeune parce que son visage de trentenaire est habité par un gamin de dix-sept piges. Il drague, ça fait mal à voir. La fille est sans pitié. Elle le laisse s'enliser sans lui tendre la main. Son sourire n'est pas celui d'une créature charmée mais celui d'une harpie qui attend que sa proie crève dans la jupe de ses sables mouvants. Et plus la douleur est grande, plus le sourire s'élargit. Il se débat tant qu'il peut mais le noeud se resserre autour de son cou. Il va s'en retourner chez lui sans vie, la queue entre les jambes.

Je le regarde avec une relative empathie quand le parachute éclate dans mes entrailles. Je sens la molécule se répandre comme une aspirine qui se dissout dans un verre d'eau. La chaleur monte et dilate mes pupilles. Je suis prêt à re-rentrer et capturer la poiscaille du bar. J'abandonne à leur jeu le chat et le souriceau, à demimort sur le trottoire pourrit.

De la porte je voyais la sardine se transformer en dauphin tâcheté. Elle muait. Elle a ôté ses couches de vêtement pour révéler des épaule très blanches constellées de tâches de rousseur. Sa poitrine vibrante s'offrait aux yeux de tous, les commandes avaient triplées. Elle ondulait des hanches sur toute la longueur du bar. Ses yeux n'étaient plus que deux billes envoûtantes, comme deux trous bleu du dragon. Il fallait que je me perde dans les eaux méridionales de sa Mer de Chine. A trois cent mètres de profondeur dans son corps. Pour le restant de ma nuit.

Nos regard se croisent, je commande un autre verre de loin. Je fais ma place au bar où tout le monde se serre pour voir la belle au balconnet des premières loges.

Elle pose les verres devant moi avec un sourir béat, de ceux qui ont accès à un monde plus doux, plus coloré, plus sensuel, plus vibrant en tout point. Mon plan de capture est déjà prêt : une pêche nocturne qui commence en douceur par des jeux de regard. Toute la soirée je m'éloigne d'elle physiquement tout en maintenant le contact. La proximité par les yeux est parfois plus intense que le corps à corps, surtout à l'éveil d'une curiosité charnelle.

J'ai dansé, attrapé du menu fretin à gauche, à droite, mais sans grand appétit. Des appâts pour Sandrine. Pour qu'elle se donne à mon rivage où il me suffira de la cueillir, moîte et frémissante, fragile comme un papillon tombé à l'eau, les ailes enlisées de miel.

Je prends pour dernier leurre une femme d'un âge plus mûr, à l'opposé des canons de beauté de Sandrine. Elle était blonde, pulpeuse, gros seins belles hanches avec une intense tristesse teintée d'ennuie dans les yeux. Elle attend quelque choses sans savoir quoi, ni comment s'y prendre. Elle attend que le monde puisse la surprendre encore sans doute, comme à ses seize ans, qu'il puisse la sortir de son quotidien de femme mariée à, de mère de. Très vite en lui parlant j'apprends qu'elle a trois enfants, que son mari est un homme occupé donc absent, et qu'un vide s'est fait jour entre eux. Que du surprenant. Elle a eu du succès jeune. Dans son milieu cela signifiait enfanter tôt, et maintenant que les marmots ont grandi, son identité domestique devient l'ombre d'elle-même. Et son identité de femme est morte depuis longtemps.

Dans le ton de sa voix je sens une aigreur, celle de s'être trompée, d'avoir suivi, d'avoir été trompée, d'avoir été accaparée au moment où son corps était aux portes du désir. Et maintenant qu'elle a tout le temps au monde pour l'assouvir le voilà devenu inconstant et lointain. Elle s'est offerte à mon sourire

comme une huître ondule sous l'acidité du citron avant de s'abandonner à la bouche d'un autre. Elle me parle comme le chrétien à l'oreille du prêtre. Un besoin de parler sans doute ou plutôt un besoin d'être écouté. De se sentir exister, comme toujours. Et j'accepte d'être son confident le temps de quelque minutes.

Pendant qu'elle me raconte sa vie nos regard ne se croisent pas. Elle a déposé le sien au loin, sur un miroir qui lui fait face, à l'autre bout de la pièce, une distance qui convient à ce récit annoncé d'une vie déçue. Ce sont ses propres yeux qu'elle fixe dans le reflet, comme si elle cherchait derrière eux ce qu'ils produisaient il y a vingt ans, et ce qu'ils apercevaient sans voir. On croit être capable d'idenifier le moment où on aurait pu changer, choisir autre chose, dire non à ceci et oui à cela, on croit que la vie est faite de choix, de carrefour, de trajectoires. Mais en réalité on décrit des cercles, pour indéfiniment revenir sur ses pas, et on ne dit jamais de toute sa vie que la même phrase. Toute sa vie, décrire le même cercle, indéfiniment, toute sa vie faite des mêmes mots.

Sa voix se fait de plus en plus petite et s'étiole dans le brouhaha et la musique. La voilà en confidence avec elle même. Ses yeux plongés dans les siens. Elle a décidé de sortir ce soir pour je ne sais quelle raison, fuir une routine, provoquer l'inattendu, tenter le hors piste. Et c'est dans ce bar qu'elle a échoué, non loin de mon filet. Je sens mon empathie qui s'étiole. Je commence à m'impatienter, soucieux seulement de garder Sandrine sur la pointe de mon crochet. Pour clôturer la pêche, je détourne son visage de son reflet, elle a un joli profil, le nez fin les lèvres délicates, les boucles qui tombent élégament sur la nuque. Je suis debout et elle assise. Je la domine. Le doigt

sous le menton j'incline son visage et l'embrasse langoureusement, comme dans les films en noir et blanc des année cinquantes. La bulle de l'hypnose explose, l'inattendu l'a surpris avec douceur et désir. Sans doute n'a-t-elle jamais embrassé une femme. Et pour charger le baiser, je n'hésite pas à glisser ma main gauche sous son chemisier et à saisir délicatement son sein gauche de manière à rapprocher nos poitrines. A ce moment, son sein droit contre mon sein gauche; son cœur battait tellement fort qu'il en vient à perturber le rythme du mien comme un léger coup dans le plexus solaire. Son abandon soudain et total est tel que j'en oublie mon plus gros poisson. Au moment où je lève la tête, Sandrine n'est plus derrière le bar.

Je quitte sans même un au revoir la douce Anita Ekberg, espérant que ce baiser malgré cette trahison ait réveillé ses jupons, et pars à la recherche de Sandrine, petite sardine maligne échappée de mon filet. Je fais le tour du bar, je fais la tournée des bars. Elle est introuvable. Je reviens à la case départ pour demander au patron ou elle peut bien se cacher. Il n'en a rien à foutre. Le nez veiné de rouge et le regard vitreux, le vocabulaire enlevé, il a tous les attributs du gros porc.

La nuit est encore jeune. Je prends la décision de me laisser emporter. Doucement je rentre chez moi. La brume s'est levée et les têtes de lampadaire disparaissent dans les hauteurs ne laissant qu'un timide halot éclairer le pavé pelliculé d'humidité. A ma gauche des rires me font bifurquer. Un bar un peu miteux comme on les aime et qui n'existe plus vraiment.

Aller un dernier verre pour la route. Je pousse la porte et ajoutant à l'incertitude de mes yeux, mes lunettes se couvrent de buée. Une voix que j'espérais



encore entendre ce soir raisonne comme le lointain clocher des églises de campagne les après midi de soleil.

- Ah te voilà, tu m'as trouvé!

Et c'est dans une accolade et des baisers joyeusement enfantins que la condensation s'évapore. J'ai Sandrine dans les bras, elle est petite et chaude. On parla longtemps, les parachutes rapprochent les âmes qui se ressemblent. Les dernières au bar on peut distinguer le noir de la nuit devenir moins noir.

- Tu veux que je te raconte un truc ? dit-elle avec beaucoup d'enthousiasme
- Toujours, répondis-je.

Elle pose sa voix comme si elle rentrait en méditation, ce qu'elle va dire sort du vocable de tous les jours et du bavardage de bar.

#### Elle s'élance :

- Elle était toujours seule dans la houle écumante. L'absence dans une oreille attentive, le chant toujours au bout des lèvres. Lui, toujours solitaire, même parmi ses innombrables confrères. Il déposait sans cesse à la surface de l'eau des fruits et des fleurs sans jamais pouvoir les offrir.

Elle a une belle voix, et les silences sont bien posés. Je me sens transporté dans un autre monde, le visage de Sandrine m'envoûtant comme seule une salle de cinéma sait le faire.

- C'est un soir de pleine lune, quand la Sirène perchée sur un rocher espère voir son prince charmant, comme dans les contes de fée. Elle s'est faite encore plus belle que d'habitude. Elle s'est permise de déloger un bon nombre de bernard l'ermite de leurs admirables logements colorés. Elle a glissé des doigts indécents dans toutes les huîtres de la côte pour leur voler l'objet brillant de leur dur labeur. Le tout joliment monté sur ses longues boucles emmêlées.

Ce soir, la lune pleine se réveille de mauvaise humeur et ne veut pas sortir de ses plumes. Elle ne peut rivaliser avec l'éclat de la sirène dont la parure est réhaussé la simple présence de sa lumière.

La mer curieuse, bouillonnante contre sa queue, l'habille d'une dentelle d'écume. Patiente sur son rocher la sirène guette. Elle guette une silhouette. Une grande carrure large, forte, bien ancrée, qui doit venir à sa rencontre. Celui qu'elle épie depuis plusieurs années. Un jeune garçon de la cote qu'elle a vu naitre, grandir, devenir homme. Trop timide pour se présenter elle attendait son épanouissement complet. Elle sait que ce soir-là il ne viendrait rien que pour elle. Elle espère avoir pénétré ses rêves à force de présence, figure furtive dans le coin de son œil.

C'est un fils de pêcheur, qui comme elle, a la mer dans le cœur. Pas un jour ne passe sans qu'il aille se baigner. Elle l'accompagne immanquablement. Une présence indiscernable dans les parties de chasses ou de baignade auxquelles il s'adonne chaque nuit. Et chaque bulle qu'il expire, elle l'aspire.

Ce soir-là, elle désire se présenter à lui. Elle est persuadée qu'en la voyant, il l'aimerait immanquablement. Sur son rocher à la tombée de la nuit, plus radieuse que la lune, elle attend son ombre. Le regard sur le dernier réverbère du village avant la crête. Point de lumière immobile derrière la barrière d'eucalyptus qui l'hypnotise depuis toujours. Elle aurait voulu découvrir la source de ce qui peut produire une lumière si chaude quand la nuit est si froide.

C'est une plage emprisonnée par la falaise, accessible seulement à marée basse. Il faut en descendre les rochers pointus avec précaution. Après son premier baiser son deuxième souhait serait qu'il l'emmena voir ce point de lumière fixe et éternel. Elle attend toute la nuit. La lumière éternelle finit par s'éteindre au moment où le soleil étreint la crique. La nuit suivante la voilà à nouveau assise sur son rocher en symétrie au réverbère, tous deux radieux, immobiles et immortels. L'homme encore un fois absent. De toute sa vie il n'a jamais manqué sa baignade nocturne. A tel point qu'en vingt-huit ans les poulpes de cette côte ont adopté un rythme diurne contrairement à leur nature, pour survivre à ce pêcheur nocturne précis et mortel.

Pendant plusieurs nuits une petite lune accrochée à son rocher attend, pleine. Pleine d'espoir et de désir en fixant le point de lumière.

Lorsque son courage commence à se noyer dans la tristesse, l'homme apparaît. Toujours cette carrure parfaitement dessinée. Les épaules larges, le bassin étroit, une belle cambrure du dos, des fesses fermes et de longues jambes musclées. Pourtant sa démarche a quelque chose de changé. Plus lente et plus lourde. Il avance droit devant lui. La barrière d'eucalyptus courbe ses troncs de peur d'être brisée sur son passage. La façade rocailleuse qu'il faut descendre pour atteindre la caresse du sable fin se fait d'une surprenante souplesse. Il la connaît par cœur, le moindre relief, le moindre pic pointu. Il l'a escaladé autant de fois qu'il a souri. Les rochers sont devenus avec le temps les marches naturelles d'un escalier façonné aux dimensions de son corps.

Ce soir là, il descend les yeux bandés. Sa descente

en paraît d'autant plus fluide, privée de l'appréhension du danger. Le bandeau épais empêche chaque éclat de perle et de coquillage qui composent la parure de la sirène de briller jusqu'à lui.

Comme elle reste silencieuse, rien ne vient trahir sa présence. Le souffle silencieux de ceux qui n'ont jamais existé.

Lui ne questionne pas sa présence, persuadé d'être seul sur la plage. Ni tout ce désir qui le guette d'une avidité qui peine à se contenir. Il entre dans l'eau droit devant lui, et en y pénétrant il faillit la frôler, belle muse perchée sur son rocher. Face à cette éventualité demeurée dans l'ombre, à ce presque qui n'a rien osé, face à l'intensité de son désir, sa déception la rendit folle, à tel point qu'elle en oublie sa pudeur et lui touche l'épaule. Surpris un instant de cette étreinte, il confondit cette main froide et moîte, ces doigts longs et fins à la caresse d'une algue distraite et non à celle de sa fiancée outragée. Mais il passe son chemin et poursuit son avancée dans l'eau, la laissant pantoise sur son rocher. Cette petite humiliation est d'un excellent divertissement pour la lune renfrognée dans sa couette.

Tandis qu'il s'enfonce un peu plus loin dans l'eau et dans la nuit, assiégé de noir, l'eau dépasse bientôt son nombril, puis ses épaules, son nez et enfin le haut de sa tête. Le noir de sa chevelure se confond désormais avec celui des profondeurs. A cette époque de l'année, l'eau prends plaisir à mordre la peau des corps étrangers qui osent la réveiller. Elle les enlace de son onde froide et s'amuse à voir les membres perdent de leur couleur pour se teinter de bleu tandis que les poiles s'hérissent d'une fierté inutile.

Cependant, ce soir-là, l'homme déçoit même la mer, tout autant que le jeune être. Il continue d'avancer, toujours plus loin. La sirène plonge à son tour, abandonnant ainsi tous ses bijoux aux courants de l'eau. L'homme s'arrête lorsque le volume d'eau au-dessus de lui finit par peser trop lourd et l'immobiliser au milieu de l'océan, au milieu de la nuit.

Intriguée par ce drôle d'aveux amoureux, elle hésite un moment avant de dénouer le bandeau qui barre son regard. La sensation de ses doigts se confond encore une fois avec la caresse érotique d'une algue habile. Et au milieu de la nuit, au milieu de l'océan, il ouvre les yeux une dernière fois. La lune trop curieuse par ce soap opéra se penche hors de son lit et éclaire la sirène d'un halot de lumière si mystique que l'homme, devant tant de splendeur inattendue et insoupçonnée, laisse échapper sa dernière dernière bulle d'oxygène.

Ce soir il est entré dans l'océan en refusant de voir la beauté de la nuit, la beauté de la mer, la beauté de la sirène et la beauté de sa vie. Mais face à tant de merveille il meurt dans le regret de ne plus pouvoir jouir d'un tel spectacle, et d'être empêché à jamais de le raconter. Quand il devient tout bleu, la sirène comprend que son amour lui a fait ses adieux. Alors elle le prend dans ses bras. Les larmes coulent involontairement et en abondance de ses yeux. Elles salent encore un peu plus l'eau autour d'eux et le corps de l'homme se dissoud sous l'étreinte passionnée. Il laisse dans les bras de la sirène qu'un courant froid, et un bandeau en coton noir sur ses genoux. Sans se douter un instant que leur rencontre a captivé de nombreux rêveurs qui tous pleurent son malheur.

Cette sirène est restée longtemps prostrée au fond de l'océan, le bandeau de l'homme sur les yeux. En mourant il a emporté avec lui son amour, son désir et son envie de vivre. Et dans ses bras elle sent encore la douceur de sa peau, le poids des ses muscles. Dans ses yeux clos elle garde la couleur de ses yeux. Elle ne veut rien voir de peur d'oublier son visage, et son expression d'émerveillement quand il la vit pour la première fois et la dernière fois.

Il pleut depuis interminablement. Le ciel, le soleil et la lune sont en deuil. La plage est inaccessible, le village est en deuil, les poissons déprimés. Parmi la foule attristée, un seul brûle d'amour, heureux de la mort de l'homme qui l'a tant fait souffrir. Toutes les fois où la belle sirène quettait une silhouette dans la nuit, il croyait que c'était lui qu'elle regardait. Et tous ces chants murmurés il croyait que c'était pour lui qu'elle les chantait. Que cette belle parure c'était pour le faire rougir lui et uniquement lui qu'elle l'avait porté. Que ces regards pleins d'amour, de désir et d'envie qui lui faisaient perdre l'équilibre lui avait toujours été destinés. Mais non. Il se trompait depuis toujours. Jamais elle ne l'avait regardé, et elle ne l'avait probablement jamais remarqué. En plus de le plonger dans une insupportable désillusion, l'homme lui a retiré le plaisir de la contempler. Depuis sa disparition la sirène ne sort plus du fond où elle s'est retirée. Il est privé de son visage rosé, de ses mains palmées, de la queue écaillée qu'il aime tant.

Alors que la nuit pleure, lui danse. Tentative désespérée pour attirer la sirène hors de l'eau. Un jour que la marée était montée si haut, quelques bijoux qui paraient la sirène ce funeste soir furent à sa portée. Là, tout proche, aux pieds de la falaise éclaboussée. Il voulut les repêcher pour les offrir à son tour à son amour. Les reprendre prit du temps. L'eau salée le faisait souffrir, mais la douleur n'était rien. Petit a petit il les retrouvait. Petites perles brillantes au fond de l'eau qu'il conservait dans les creux de son écorce. Il mettait tant d'énergie à faire pousser ses racines qu'il en négligeait son feuillage et la vigueur de ses branchages. Le temps de les rassembler, des jours et des nuits s'étaient écoulés. Le ciel, le soleil et la lune avaient fait leur deuil. Ils étaient redevenus vivants et joyeux.

Alors que le printemps revenait, lui qui avait négligé ses bourgeons, ses fleurs et ses fruits, se voyait nourri d'une nouvelle essence. Les perles rassemblées et cachées dans les replis de son écorce avaient eu avec l'arrivé des beaux jour cette incroyable capacité à réfracter la lumière dans tout son être et à la laisser en lui longtemps après la disparition du soleil. Bientôt il devint de plus en plus beau, son tronc se dotait d'un éclat insoupçonné, ses branches couraient vers l'horizon chargées de longues feuilles d'un bleu-vert profond. Puis très vite il fut de loin le plus bel arbre de toute la côte. Inlassablement il lançait ses offrandes à la sirène. Mais celle-ci était trop profondément meurtrie et les offrandes trop légères. Le vent finissait par former un magnifique tapis de fleures à la surface de l'eau, digne d'une reine inconnue.

Néanmoins, aucun corps ne venait crever cette surface close depuis maintenant trop longtemps. Alors il partit à sa recherche. La mer ne lui faisait plus peur. Il plongea un faisceau de racines dans les tréfonds de l'océan. Longtemps il sonda le sol des profondeurs. Les recherches étaient lentes, ralenties encore par le sel qui le faisait souffir, l'eau qui pourrissait ses membres, les innombrables obstacles qui se dressaient sur sa route à tâtons. Un jour pourtant, à force, il tomba sur une de ces petites mains aux longs doigts froids. Sa racine conservait en elle la chaleur de la côte, de l'été, du soleil et comme un reflexe de nouveau née elle s'accrocha a lui. Petite main

palmée dans laquelle il mit une perle chaude gorgée de désir et d'amour. Elle retira le bandeau de ses yeux aveugles. Il y avait maintenant bien longtemps qu'elle ne voyait plus, qu'elle avait même perdu le souvenir du visage de son amant. Sa pupille jadis sombre avait pris la teinte claire d'une menthe à l'eau. Elle s'était tant habituée à l'obscurité qu'elle en avait oublié ce que ses yeux pouvaient lui apporter. Elle redécouvrait la cohue des couleurs, la danse des coraux et des poissons, l'éclat du sable blanc, même au fond de l'eau, le sourire transparent des méduses. A seulement penser gravir la falaise elle en avait oublié à quel point elle aimait les fonds marins.

Cependant elle n'identifiait pas cet étrange objet si chaud qui l'avait réveillé et déposé dans le creux de sa main une perle qu'elle se souvenait obscurément avoir jadis pêché. Instinctrivement elle chercha cette chaleur, remonta la piste. Elle suivit la racine, fit tous les détours que l'Eucalyptus avait dû faire pour contourner les rochers, les territoires privés des crabes et autres crustacés et avec lui elle redécouvrait son propre territoire. Jusqu'au moment ou elle reconnut l'endroit où il l'emmenait, cette plage maudite où elle avait laissé sa vie, où elle avait vu naitre son amour et où il avait périt.

- Voilà, j'ai pas encore la suite, dit-elle brusquement. Le récit prit fin abruptement et sa voix changea, retrouvant les contours insipides des conversations mondaines, aux articulations molles, aux rythmes prévisibles, épouvantés du silence.
- Tu viens de l'inventer ? ou tu l'as écrit ? dis-je un peu ahurie, j'aurais voulu que ça continue toute la nuit.
- Bah, les grandes ligne sont souvent les mêmes mais le récit change en fonction de la personne à qui je le raconte, et des circonstances. Je me laisse un peu porter par ma tête... j'aime bien découvrir l'histoire en même

temps que l'autre.

Je souris. Je voulais rester dans ses mots encore un peu.

- on y va? dis-je tout doucement

Elle hoche la tête. Je l'a prends sous le bras et on est sorti. On n'a pas le temps de faire deux pas qu'une énorme drache s'abat sur nous : les Chutes du Niagara venues nous purifier en cette heure tardive, peutêtre les seules âmes à être ainsi rincées de leur nuit dans toute la ville.

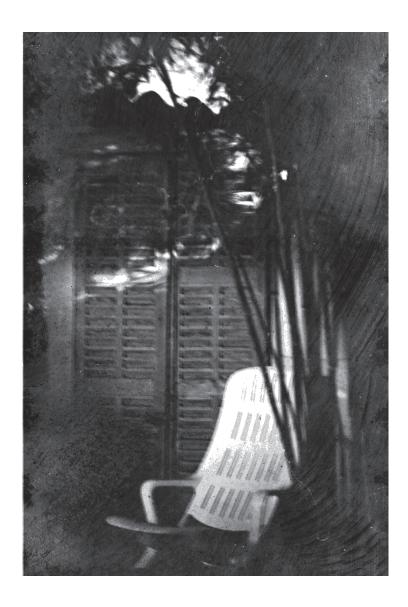
Nous sommes trempées mais c'est elle que je vois mouillée, revenue à son milieu originel, aqueux et sensuel. Sous le poids de ses habits imbibés d'eau ses courbes se révèlent, ses seins se dressent vers le ciel chagriné et sa longue robe se resserre sur ses cuisses, lui donnant l'allure d'une femme à queue de poisson. Je la regarde et avant que je puisse comprendre elle saute dans un taxi et disparaît dans la nuit.

Je crois sortir d'un long rêve tant sa présence semble avoir été irréelle. Je rentre à pied trempée jusqu'à la moëlle.

Une fièvre me prends dans le peu de nuit qui reste. Et au lever du jour, la bouche pâteuse, j'ai cette image collée derrière les yeux, impossible de dire si c'est un rêve ou un événement sur mon chemin du retour : une vielle m'accroche le bras dans la rue, et me dit les yeux dans les yeux, l'haleine fétide, les vêtements lisses de crasses, tout contre les miens : « les filles de sorcière deviennent des corps célestes ou naissent mi-femme mi-animal ».

Par la suite je suis restée plusieurs jours alitée, en transe, à rêver de Sandrine. Mes yeux se tournaient



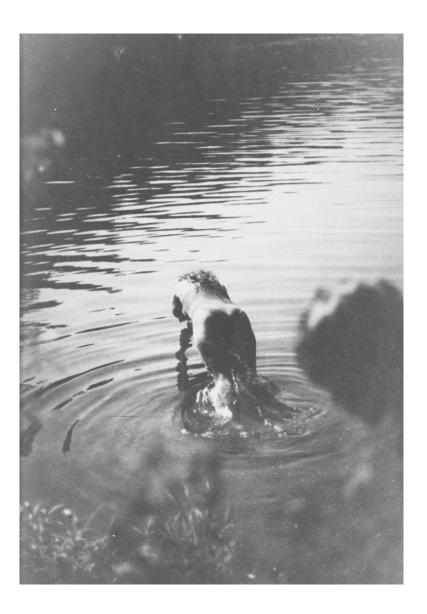


vers la droite je la voyais avec des jambes, mes yeux se tournaient vers la gauche et c'était sur une lourde queue qu'elle se dressait, impératrice de mes délires. Sandrine ? Mélusine ? oh ma belle sardine... Quand te reverrai-je ?

Le lendemain de ma dernière nuit de délire, je me suis levée comme à mon accoutumée pour aller travailler. Sandrine avait disparu ce matin-là de mes pensées. Je l'avais associé à la fièvre et elle avait disparu, dissoute dans ma sueur, puis broyée par ma routine que je retrouvais avec délice. Ce n'est qu'en faisant le lit avant de partir que je suis tombée sur un bout de papier griffonné. Je le jetais sans y prêter attention puis quittais l'appartement. Mais un je ne sais quoi dans l'escalier me ravisa et je remontais. Après avoir vérifié qu'aucune plaque de cuisson n'était restée allumée, le bout de papier seul au fond de la corbeille attira mon regard. Je le pris et avec difficulté je déchiffrais le message suivant :

« Elle était tellement triste que je l'ai emmené à la mer. Elle avait besoin d'air. Un beau maillot rouge à pois rose sur sa peau dorée avait suffit à lui redonner le sourire. L'horizon l'avait fait rire et l'écume de l'eau l'avait fait glousser. Elle a plongé ses yeux bleu inaccessibles dans le bleu transparent de l'eau. Et depuis elle n'était jamais revenue. J'ai attendu, attendu je ne l'ai plus jamais revue.

A l'endroit de son plongeon, tranquille au fond de l'eau une étoile de mer, rouge à pois rose reposait. Sans doute n'avait-elle jamais été plus heureuse. Mais l'idée de l'abandonner là m'était intolérable et je fis le mauvais choix de la prendre avec moi. L'aquarium était trop étroit, et elle mourut une deuxième fois. Mais cette foisci à cause de moi. Je l'avais arraché à son ciel bleu, par pitié de moi, - par horreur de ma solitude, par voracité sans doute.



Partie pour toujours dans cet ultime ailleurs. J'aurais voulu être un vulgaire caillou sur cette plage, ne pas avoir eu de jambe pour m'empêcher de te blesser. J'aurais voulu te laisser la mer comme dernier baiser, dans la promesse de pouvoir à nouveau te toucher. Un jour peut-être qui sait.

Mais à la place j'ai desséché ton amour, par refus de ta liberté »

Un larme souilla l'encre je jetais le papier une deuxième fois, déterminée à l'oublier. Je n'avais jamais vu la mer et voilà que mes yeux étaient plein d'eau salé.



### Visage sur rivage

Je ne l'ai jamais recroisée, mais j'ai trouvé un horizon, il est bleu comme ses yeux.

Sur la falaise qui domine la mer il y a cet arbre magnifique. Un eucalyptus qui toute l'année fait tomber ses fruits dans l'eau salée. Une fois par an, l'eau se retire d'une étrange façon, et exhibe les jambes de la falaise. L'eucalyptus de ses racines en a percé la peau et à plusieurs mètres en-dessous s'emmêlent pour retenir un énorme cailloux allongé. Lisse sur sa totalité et qui se sépare en deux sur la fin de la courbe. Il a l'air paisible et serein dans ces bras qui le retiennent à quelque centimètre du sol. Sur le haut du caillou deux billes qui regardent vers le ciel, deux yeux menthes-à-l'eau de la même couleur que les feuilles de l'arbre qui tend une fois par an vers ce reflet.

Sandrine les as-tu vu avant de me raconter cette histoire ? d'où te sont venus ces mots, sinon du rivage où je pose mes yeux à la recherce de ton regard ?







# And Rita Peroid Graciosa



C'était de loin la plus belle de la région du nord. C'était d'ailleurs la seule qui osait rester assise sur son fauteuil en velours, posé à même le trottoir poussiéreux, tandis que les autres restaient debout sur les pas de portes ou aux coins des rues pour ne sortir que la nuit. Ana Rita s'était appropriée l'extérieur. De salon à proprement parler elle n'en avait pas. Elle avait ce coin de terre battue, proche de la mer, où le sable envahissait tout. En journée la lumière du soleil filtrait à travers les feuilles des cocotiers, des arbres à açai et des bananiers, nombreux en ces régions, et imprimaient sa peau et son territoire de rayures mobiles et lumineuses. Féline de contrées lointaines. En soirée, les astres prenaient le relais pour la sublimer et l'éclairer des jalousies et des envies.

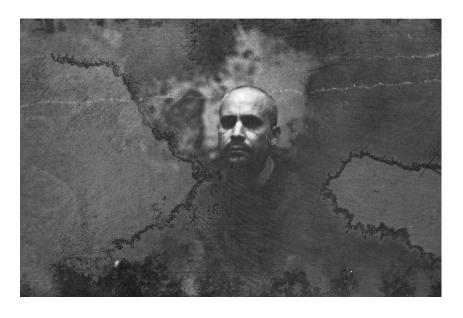
Ana Rita, assise sur son éternel fauteuil était la seule qui n'avait pas peur de son métier. La seule qui ne se défilait pas devant la police armée. Elle disait que si l'on ne fuit pas on s'assoie.

Souvent les yeux dans les yeux la menace se dissipait d'elle-même. Et plutôt que de lever les yeux sur la voie lactée ils les baissaient sur ses tétons qui eux montraient toujours leur propre vérité.

Ceux qui sortaient de chez Ana avaient le regard de ceux qui ont eu le droit de vivre le plus beau et le plus doux des rêves, mais qui d'un abbtement de cils se retrouvaient à nouveau le cul dans la boue de leur vie.

Un jour pourtant, loin ce cette crasse, elle rencontra un bel homme. Il avait le regard de celui





qui vit toujours ailleurs et plus tard. Il sentait bon, la paya en or et en bijoux. Puis il revint le lendemain, et encore le surlendemain.

Plus il lui rendait visite, plus elle était belle, moins elle attendait assise des heures à contempler le ciel. Il l'emmenait au restaurant, réservait toutes ses soirées. Ana Rita ne s'était jamais fait servir, encore moins elle ne s'était sentie aimé. Petit à petit tous les doigts de ses deux mains se paraient de pierres à chaque phalange, et son cou lui faisait mal sous le poids de l'or : elle n'en enlevait aucun, de peur que le mauvais sort ou des voleurs en profitent.

Quand il n'y eut plus de place pour un bijoux de plus, que la bonne chair des restaurants avait arrondi ses hanches et rosi ses joues, l'homme vint de moins en moins et enfin plus du tout.

Plus personne n'osait l'approcher, on baissait les yeux pour ne pas croiser le paradis perdu au fond de son regard. Ses colliers étaient devenus des chaînes, ses bracelets des menottes et pour survivre elle vendait ses bagues une à une, à contre-cœur en attendant le grand malheur.

Elle apprit plus tard qu'il avait une femme, et qu'elle était malade. C'est elle qui lui demandait de choisir les plus belles femmes et de les côtoyer. Elle survivait à travers les récits des désirs de son mari. Elle vibrait encore grâce à la chair des jeunes seins. Leurs peaux étaient sa peau, leurs sourires joyeux son sourire, leurs fesses et leurs cons étaient à elle et sa jouissance était la leur. Une identité toujours changeante, d'une jeunesse éternelle.



Sans que ces femmes ne le sachent, elle se trouvait toujours à leurs côtés, cachée derrière un faux miroir ou voisine de table au restaurant. Mais elle se lassait vite, et l'homme malgré sa jouissance apparente n'était que son pantin. Il devait en choisir une autre toujours selon le même et unique critère : belle pour tous les regards. Belle mais vide, car il fallait de la place pour qu'elle puisse exister au sein de tant de beauté. Pour qu'elle puisse prendre possession de leur enveloppe charnelle.

Malgré sa déchéance, un homme encore désirait Rita Ana. Depuis toujours, et jour après jour de plus en plus. Ils avaient grandi dans la même rue. Il avait fleuri à l'ombre de l'amour qu'il éprouvait pour elle. Il était devenu ambitieux. Il voulait devenir puissant dans l'espoir qu'un jour elle le regarde comme lui la regardait. La vie l'avait fait sergent de police, respecté et craint de tous sauf d'elle.

Ce soir-là, il osa se présenter devant son trône qui avait perdu tout éclat et tout prestige, pour lui demander sa main. Elle ne pris pas la peine de lever les yeux, seulement sa main, et dit dans un cliquetis d'or et d'argent :

« De tous mes doigts il n'y a aucune place pour toi. »

« Ce soir je t'y conduis. » répondit-il sur le même ton las et visqueux.

On ne leur réservait pas le droit de mourir en souillons mais en sirènes. Elles qui n'avaient jamais été autre chose. Si elles survivaient à la traversée, elles étaient épargnées.

Elles étaient une vingtaine ce soir-là, à être emmenées en haute mer. Des très jeunes, des moins jeunes, toute belles par la tension de la mort imminente. Malgré l'évidence de l'océan dans leurs vies, très peu savaient nager. Et beaucoup se noyaient avant même de toucher l'eau.

Ana Rita adorait nager, mais la nuit était d'un noir plein de ressentiment et ses bijoux l'emportèrent au fond de l'eau.

Le sergent sur le pont du Navire avait vu sa figure disparaître et il pleura. Il pleura comme on pleure un être aimé que l'on voit partir trop vite et que malgré les années on a la sensation d'avoir tout juste rencontré. Les larmes attirèrent le plancton lumineux et les bancs de poissons ne tardèrent pas à les rejoindre. Le bateau avait attendu que l'eau redevienne plate, lisse et silencieuse comme une tombe pour repartir.

Alors qu'elle n'avait plus d'air, Ana Rita leva les yeux vers la surface éclairée d'une étrange manière et elle crut à un miracle. Sans savoir si ce fut dieu, les poissons, ou la corrosion dû au sel marin, elle réussit à se détacher et laissa ses bijoux au fond de l'océan pour remonter à la surface. Le sergent revenu sur la plage, regardait l'horizon opaque avec la satisfaction qu'apporte la vengeance. Les marins n'osaient pleurer Ana Rita, qu'ils avaient tous secrètement aimé. Et cette nuit ils pleurèrent et aimèrent leurs femmes

pour la première fois, mais tous sans exception faisaient leurs adieux à Rita. Le sergent quitta la plage bien après les autres, et avant de quitter l'océan il regarda en arrière pour s'assurer de renvoyer son Eurydice en enfer dans le doute de sa survivance. Mais en rejouant ainsi cet acte mythique, Hadès s'en mêla et devint joueur. Il souleva Rita et la déposa écumante et brillante sur la plage. Sa peau luminescente des baisers laissés par le plancton.

Le sergent en la voyant courut vers elle. Pour la première fois elle le regardait comme il l'avait toujours désiré, et il crut que ses yeux disaient « je serai ta femme, je t'aimerai jusqu'à ce que la mort nous sépare , pardonne moi.» Et face à ce regard il lui cracha au visage. « Elle t'emportera sale pute » aboya-t-il. Et au moment où elle allait le prendre dans ses bras il lui coupa les deux seins, la chargea sur son épaule et la jeta une seconde fois à la mer. Le poids de ce corps léger et menu sur son épaule le transforma en monstre. Depuis ce jour il fut connu pour le plus cruel chef militaire de la dictature en place. Il mourut des année plus tard dans un crash d'avion.

De Ana Rita on raconte que par nuit de pleine lune, sur la plage on peut voir une magnifique femme au bord de l'eau habillée d'une robe de plancton et d'écume qui tend les bras vers l'horizon et deux grosses méduses à la place des seins. Les hommes entendraient un rire à glacer le sang d'un boeuf, tandis que les jeunes filles se jettent à l'eau pour ne plus jamais être vues.







Une Rivière Sous la Rivière



Il était une fois, un homme amoureux d'un souvenir. Ce souvenir se transformait en la sensation d'un gros poisson qui lui glissait des bras dès qu'il tentait de le serrer.

Ce soir la le ciel est d'un bleu laiteux. Les collines ont disparu. L'onde glisse silencieusement dans le noir. Cette profondeur aveugle et mouvante de l'eau le trouble. Voilà près d'un an qu'il vient ici chaque soir, mû par une injonction de sa mémoire. Voilà un an qu'un souvenir illumine sa solitude. L'image est indistincte. Elle a eu lieu il y a quarante ans dans le bateau qui le menait là où il se trouve encore aujourd'hui. Le bateau avait chaviré. L'équipage avait péri. Sauf lui, une voix l'avait guidé. Elle l'avait enveloppé, douce et chaude.

« Il était une fois, un homme amoureux d'un souvenir. Ce souvenir se transformait en la sensation d'un gros poisson qui lui glissait des bras dès qu'il tentait de le serrer. »

Il vivait apaisé dans sa solitude, serrant ialousement en lui cette image si précieuse. Le souvenir lui avait parlé. Il lui avait énoncé les racines de son existence comme l'aurait clamé un oracle. Extase d'un instant dans le cours d'une nuit agitée. Suprême vérité. Avec les années, la sensation vivifiante de cet épisode se diluait. Sa vie revenait à l'indistinct. La voix qui le tenait s'était tue. Alors chaque soir il descendait de sa hauteur pour s'assoir au pied de la rivière, mû par un désir incertain. Et chaque soir il attendait une parole, un mot, un son. Mais il n'entendit jamais plus rien. Un jour cependant un poisson d'une taille énorme apparu à la surface de l'eau. Sa dorsale irisait l'onde noire. L'homme se dressa sur ses pieds, subjugué par la masse du poisson. Le poisson s'enfonça dans l'eau, le silence retomba. Comme s'il aurait pu ainsi renouer avec cet autre en lui qui lui fait si cruellement défaut depuis trop longtemps, l'homme après un moment de suspend entra dans l'eau. Le poisson restait là. La lame de son couteau plongea dans la bête. La mémoire affluait à nouveau dans son esprit malade, mais à mesure que la vie du poisson se vidait dans l'eau froide le souvenir refluait. Bientôt l'animal flottait de toute sa masse dans l'eau brillant au clair de lune. L'homme le tira hors de l'eau. Mais son souvenir, comme le poisson, était



parti. Il était seul sur la grève, témoin impuissant de l'agonie de l'amour de sa vie.

« Il était une fois, un homme amoureux d'un souvenir. Ce souvenir se transformait en la sensation d'un gros poisson qui lui glissait des bras dès qu'il tentait de le serrer. »

L'homme alla chez une rebouteuse. Il lui demanda de le transformer en poisson. Car chaque fois qu'il apercevait ce souvenir passer derrière ses yeux, un ardent désir se substituait à son esprit mort. Depuis que ce souvenir s'était imposé à lui, sa vie changeait. Il n'était pas sûr qu'il s'agisse véritablement d'un vestige de sa vie. Il connaissait la mémoire. On invente, on s'invente, on s'arrange, on arrange les choses pour ne pas se noyer avant la fin. Comme si la fin pouvait avoir un sursis. Comme si nager vers elle la maintenait à distance. Alors qu'il devienne poisson, et nage avec ce souvenir si doux et si heureux.

La sorcière savait faire. Elle lui dit d'aller nu sous la lune décroissante, de s'avancer dans l'eau, puis de verser sur son crâne la potion qu'elle venait de lui préparer. Ce que l'homme fit. Il éprouva un curieux soulagement. Un abandon à quelque chose qui s'emparait de lui. Une sensation visqueuse monter de l'eau le long de ses jambes, pénétrer son corps. La douleur d'un corps qui se défait.

Il se réveille. Les bruits autour sont sourds. Les vibrations d'une vie inconnue rebondissent sur

son corps écaillé. Il se déplace avec aisance d'un point à un autre. Il jouit un moment de ce simple plaisir de couler dans l'onde. Il n'a plus la sensation d'être coupé du monde. Le monde est sans cesse en contact avec sa peau.

Une lumière au loin. Un poisson d'or. Son souvenir là, qui ne peut plus lui échapper. Il fond avec la vigueur de son corps nouveau vers l'amour de sa vie. Celui-ci est paisible, en lévitation dans l'onde noire. Son amour bouleverse son esprit. Et arrivé à portée du poisson d'or, son désir d'étreinte est tel que sans le comprendre il ouvre une bouche énorme et avale d'un coup la proie de son cœur.

Voilà notre poisson qui ne ressent plus l'enfermement à l'intérieur des limites de sa peau, mais qui vient d'anéantir la possibilité d'une conjonction avec lui-même. Il erre depuis dans ce maigre étang, gros poisson aux dimensions stupides pour un si petit espace. Avec le temps il a perdu la mémoire de son histoire. Il a perdu son esprit d'homme. Il est devenu véritablement poisson.



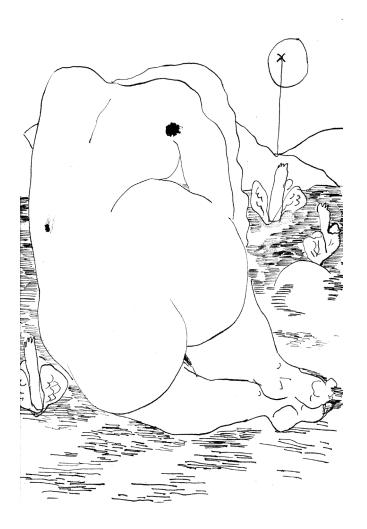
« Il était une fois, un homme amoureux d'un souvenir. Ce souvenir se transformait en la sensation d'un gros poisson qui lui glissait des bras dès qu'il tentait de le serrer. »

Sur un lac un jours sans date, péchait un pécheur. Le Lac avait été empoisonné quelques années auparavant. Et de vivant il ne restait que le pêcheur. Incapable de sortir de sa routine, il pêchait ainsi depuis des mois son espoir.

Seule les ridules faites par une petite rivière qui abreuvait le lac dérangeait sa grande surface morte. Cependant un après-midi que le soleil commençait sa rapide descente, quelque choses s'accrocha à l'hameçon. Les yeux du pécheur s'éveillèrent de nouveau comme il y a trente ans, qu'il était bel homme et qu'il avait remporter le prix de la plus belle pêche de l'année.

De ces yeux petillants, de ces mains maintenant fripées, il commença à hisser son impensable prise. Mais le poisson était lourd. Après un moment de bataille, la tâche lui sembla impossible. Alors qu'il se résignait à abandonner, la main d'un squelette agripa la proue du bateau et faillit faire chavirer l'embarcation.

D'effroi le pêcheur lâcha tout, engagea le moteur et se dit qu'il était peut-être temps de changer



de métier. Arrivé sur la rive et ramenant le fil à lui, c'est tout un corps osseux qui venait. Le pécheur prit si peur, qu'il courut longtemps et loin sur le haut plateau, là où la neige ne fond jamais. Il se cacha dans une grotte et en boucha l'entrée. Le pêcheur dans sa panique n'avait pas senti le poids du squelette sur son dos, emmêlé dans son fil de pêche. A l'abris derrière le mur de la grotte, il alluma un feu C'est alors qu'il se retrouva nez à nez avec le petit crâne aux yeux creux. Poussant un cri, il réussit à se désenlacer de ce corps répugnant et jeta le squelette au fond de la grotte. Puis II s'endormit.

De petits sanglots le sortirent de ses songes. Le feu était éteint. Il le ranima. Toute enmêlée au fond des pierres la femme squelette pleurait. Croyant être encore en train de rêver le pécheur considéra la chose calmement. Il approcha la frêle et étrange créature du foyer et commença à la démêler petit à petit.

Au fur et à mesure que ses membres se libéraient, elle lui conta son histoire. Il y a bien longtemps elle avait été mariée à un homme éperdument amoureux. Le père de cet homme fut jaloux de ce bonheur et de cette femme si belle.

Comme elle se refusait à lui il la jeta les pieds lestés dans la rivière. Les poissons l'avaient mangé petit à petit et elle devint si légère que la rivière l'emporta et la déposa dans ce lac.

Elle était restée longtemps là, au fond, puis elle avait vu tous ses compagnons d'eau mourir les uns après les autres. Et elle avait attendu. Elle



ne savait quoi. Jusqu'au jour où le pécheur l'avait arrachée à la vase. Le pêcheur, ému de cette triste histoire la recouvrit de son manteau et se coucha contre elle. Elle se blottit contre lui et il se mit à la caresser tendrement comme on le fait avec un amant. A chaque caresse, ses formes s'épaissisaient et ses courbes revenaient.

Le pêcheur se mit à pleurer car il avait perdu sa femme avant leur mariage et n'avait jamais pu partager sa couche. De ces larmes versées la femme squelette étancha sa soif et avec l'eau, un sang chaud coula à nouveau dans ses veines.





Édition conçue Par Julia Lebrao Sendra pour l'exposition La rosée au bas de soie / à l'ombre des embruns. À la part du feu, 177 Chaussée Hotel des Monnaie, Saint-Gilles, Bruxelles Éxposition du 13 mars au 28 Mars 2020

Réédition pour l'exposition « Une Rvière sous la Rivière» au Maga, 56 av Jean Volders, Saint-gilles, Bruxelles Exposition du 23 octobre au 7 novembre 2020

Text ecrits par JLS Images Photographiques de MM, Dessins et collages photographique de JLS fait avec les photos de MM et d'un inconnue.

imprimer à Bruxelles octobre 2020

